

Bastien Fournier

Le cri de Riehmers Hofgarten, roman, éditions de l'Hèbe, 2010, 156 pages.

Bastien Fournier / Le cri de Riehmers Hofgarten



Roman de la rupture...

La trame de Simon et Aélia se tisse au fil des lieux visités par Simon ; Berlin. Paris, le Valais (Sion). Bruxelles, Rome aussi. Simon qui erre, qui écrit, qui boit, qui est angoissé, qui tente l'aventure d'une bouquinerie, qui se demande pourquoi écrire mais ne peut faire rien d'autre. Et Aélia, belle, aimée, toujours avec sa harpe et sa casserole, Aélia qui, n'en pouvant plus de leurs angoisses, quitte Simon.

Poème d'amour moderne, Le cri de Riehmers Hofgarten met en oeuvre un style personnel et pourtant universel... Seigneurs, vous plaî-t-il d'entendre un beau conte d'amour ? C'est de Simon et d'Aélia. Écoutez comme à grand'joie, à grand deuil ils s'aimèrent.

Né en 1981 à Sion, Bastien Fournier est titulaire d'une maîtrise (Master) de Lettres classiques de la Sorbonne (2004).

Outre ses activités littéraires (fiction, théâtre, organisation d'événements culturels), il enseigne le latin et le français et donne régulièrement des lectures de ses textes.

Bastien Fournier, *Le cri de Riehmers Hofgarten*, roman, éditions de l'Hèbe, 2010, 156 pages.

Chronique d'une dissolution, par Elisabeth Jobin

D'une histoire, on retient surtout la fin, cette parenthèse entre conclusion et nouveau départ. Dans son roman *Le cri de Riehmers Hofgarten*, Bastien Fournier explore cet intervalle du basculement, mais aussi une blessure, cet « ulcère » ouvert lors d'une rupture amoureuse. C'est ainsi que le lecteur s'insinue dans les errements de Simon, personnage récurrent dans l'œuvre de l'auteur, tandis qu'en toile de fond s'articule une détermination: structurer le souvenir, mettre le doigt sur un commencement, esquisser, peut-être, un épilogue à une histoire d'amour de sept ans, ce « pitoyable et désastreux échec du chef-d'œuvre de nous deux ».

Simon, la trentaine, est un ancien étudiant de langues classiques, amateur de livres anciens et lecteur de Plutarque. Le roman s'ouvre sur ses tentatives d'écritures, restées infructueuses, dans un studio mis à sa disposition dans le quartier de Riehmer Hofgarten à Berlin. Déjà, les prémices d'une chute se font sentir. Proche de la passivité, Simon contemple la vie des autres, observe la banalité des existences menées dans les cafés,

restaurants kebab, bars à prostituées. La rumeur de la ville se fait obsédante, contrastant avec le silence de Simon qui se perd en songes et enrage, à la recherche d'une voix qui exprimerait son malaise, d'un cri qui déchirerait ce « silence épais », mélancolie ou détresse, présent dès la première page.

Ni Berlin ni Sion, cependant, n'aideront Simon à pousser son cri. Revenu dans son Valais natal, il retrouve Aélia, sa compagne, devenue étrangère à ses angoisses. Harpiste sûre d'elle, elle a rêvé Simon plus qu'elle ne l'a compris. Et, alors que Simon se lance mollement dans l'ouverture d'une bouquinerie, Aélia se meut dans le monde de la musique qui l'accueille les bras ouverts. Elle quitte enfin Simon, pressée de « s'en aller de cet endroit qui a été leur tombeau ou d'une certaine idée qu'elle avait conçu d'elle et d'eux ».

Chute

Etourdissement à la suite du départ d'Aélia. Où cela commence-t-il, et y a-t-il une fin ? Constamment, Simon est en quête de repères. Plusieurs fois, il revient sur ses voyages, ses souvenirs, tente de découvrir un enchaînement des événements qui aurait mené à cette rupture. Mais rien n'est sûr, et même le temps est instable : « il n'y vit plus, est ailleurs, dans un autre espace, dans un temps distinct et parallèle qui ne touche qu'en quelques points la ligne du temps ordinaire. » Bientôt, tout a fait égaré, Simon refuse de percevoir sa vie au filtre de ses propres expériences. Ses seules références sont de l'ordre de l'évolution de l'espèce et des événements historiques, au milieu desquels il tente de se situer. Dans l'infiniment grand du passé, il se perd dans l'infiniment petit qu'est sa personne. Il élargit sa condition d'homme en se perdant en fantaisies et rêves d'impossible. La rupture amoureuse a coupé Simon du dernier élément rationnel qui l'ancrait au monde.

Doutes générationnels

Pensée, ressassée, mais jamais dite : ainsi pourrait-on résumer l'histoire de ce couple. Plongé dans le silence, le lecteur a accès aux réflexions des personnages plutôt qu'à leurs mots. Au détour d'une phrase, une voix narrative se manifeste en pointillé, de quoi relier une réminiscence à une autre. Le lecteur se laisse guider par les émotions : celles, amères, d'Aélia, mais plus particulièrement celles de Simon. Il s'installe dans ses incertitudes, soulignées par les répétitions, comme si raconter encore et encore les mêmes événements pourrait les rendre plus réels ou, tout au contraire, assez fragiles pour leur faire perdre de leur importance. Simon égrène un doute après l'autre : « est-ce que je suis à la hauteur ? Est-ce que j'en suis capable ? »

Des questionnements propres aux écrivains, bien sûr. Ce *Cri de Riemers Hofgarten* est celui que désirent pousser les artistes en quête d'une voie à suivre. Mais c'est également celui des délaissés, de ceux qui, par angoisse, rechignent à assumer leur quotidien, ou à vivre « seul ou pas seul en face de la vie qu'on a construite ou détruite ou tout simplement pas construite ». Car Simon n'est pas uniquement la figure de proue des romans de Fournier. Avec son personnage, l'auteur vise à illustrer le quotidien d'une génération, évoluant au sein d'une société qui lui reste souvent étrangère. Et d'égrainer la solitude, le ressassement ou l'amertume, autant de conséquences à cette confrontation. Fidèle au malaise constamment suggéré, le style gomme tout excès d'humeur : la rage, la tristesse et la joie sont tenus en équilibre. Le silence règne, créant une atmosphère de

tension, sous-tendant des questionnements riches et précis. Et si le rythme lent du début peut paraître surfait, la suite le compense en proposant une candeur qui contraste avec la noirceur du propos.

Elisabeth Jobin

En bref

In breve in italiano

Per la quarta volta Bastien Fournier mette in scena Simon, personaggio chiave e ricorrente nell'opera del giovane autore. In *Le cri de Riehmer Hofgarten* è a forza di squarci che viene raccontato Simon; il lettore assiste ai suoi dubbi, alle sue disillusioni, ai suoi tentativi infruttuosi di scrittura, alla rottura con la sua compagna Aélia. Una tensione rafforzata da una scrittura che è quasi un affanno: frasi per esprimere l'urgenza, l'angoscia di non farcela, di non riuscire ad andare avanti. Il silenzio, onnipresente nel libro, invita il lettore a tuffarsi nelle riflessioni di Simon, il quale, piuttosto che rifugiarsi nella parola, si perde nei ricordi dei suoi viaggi, nell'illusione. Fuga dalla realtà o strategia per renderla ancora più amara? Il disagio si accentua frase dopo frase. Simon soffre di non riuscire a gridare: poiché se le parole reiterano l'acredine, un grido invece potrebbe essere liberatorio.

Questo quarto romanzo del giovane autore vallesano, nato nel 1981, riprende i motivi già presenti nei romanzi precedenti, come la scrittura o la città come luogo di riflessione. Tuttavia, diversamente dall'ultimo libro, *Bébé mort et gueule de bois*, il nuovo lavoro si scosta dal giallo e sceglie piuttosto la tematica della separazione.